

Directeur: Lino LENOIR

A BAS LA COQUILLE!

VOL. II—No 8

TYPOVILLE, VENDREDI, 4 JUN 1926

Prix: Un vieux sou

BONNES VACANCES ET ADIEU!

LE CHANT DU CYGNE!

L'année dernière, le *Compositeur* vous souhaitait de belles et bonnes vacances. Que celles de cette année soient meilleures, si possible, que celles de 1925. Que le soleil du bon Dieu revivifie vos poumons au grand air de la nature et qu'il vous accorde de la santé pour un grand nombre d'années à venir, pour les dépenser utilement à la grande cause du vaillant *Devoir* qui est toujours dans la première tranchée des positions les plus difficiles à remporter. S'il nous donne notre pain quotidien, nous lui devons en retour toutes les énergies de notre être pour lui aider à gagner les bonnes causes pour lesquelles il se dévoue depuis sa fondation.

A tous les membres de l'hôtellerie du *Devoir*, le *Compositeur* souhaite encore une fois de bonnes et heureuses vacances.

Le titre de ce premier-Typoville renferme un adieu.

C'est triste de se dire adieu dans la vie,

Partir, c'est mourir un peu...

mais aujourd'hui notre adieu n'a trait qu'à notre frère organe.

La décision est-elle irrévocable? Hélas! je puis presque l'affirmer. Ce n'est pas sans une certaine tristesse que je vois disparaître pour ma part — d'autres s'en réjouiront peut-être! — ce petit bi-hebdomadaire qui m'a causé bien des joies.

Je veux être franc: le *Compositeur* m'a causé aussi de la tristesse et des fatigues.

De la tristesse, parce que j'avais espéré faire du *Compositeur* un organe de franche camaraderie. Un refroidissement s'est fait sentir dès la deuxième année, c'est-à-dire quand nous avons habillé en neuf le poupon qui avait pourtant bonne envie de vivre. Une querelle a éclaté qui a eu pour résultat de voir fondre *Gros-Lard*. Un article paru à son propos fut mis en page sans avoir été révisé. J'en suis le seul responsable, car je fus le metteur en page du commencement à la fin. Cette journée-là, pressé par le temps extra des listes municipales, je ne pris pas la peine de relire la dernière épreuve. Ce fut une grande erreur. N'est-elle pas pardonnable à un journaliste apprivoisé? Je n'aurai plus la peine de répéter tous les quinze jours: *Honni soit qui mal y pense!*

Si certaine humeur ne change pas d'ici l'automne prochain, nous convierons tous les membres de l'hôtellerie du *Devoir* pour le temps de la boucherie. C'est alors que nous mangerons du fameux boudin!

De la fatigue? Pour le juger, il faudrait que vous eussiez été dans mon cas, peut-être unique dans le journalisme de tous les temps: écrivain (riez avec moi, je vous en prie!), compositeur, metteur en page, reviseur, expéditeur et facteur. Ne pensez-vous pas que c'est assez pour éreinter un homme comme moi?

Les heures que j'ai données au *Compositeur*, après mon travail régulier, je ne les regrette pas; elles m'ont valu bien des joies, mais veuillez croire que je n'en ai retiré aucun orgueil, car ici-bas

Tout n'est que vanité, mensonge et fragilité.

* *

Tout seul, ou presque, je devais nécessairement faillir à la tâche. A ceux qui regretteront la disparition du *Compositeur*, vous pourrez répondre: "Que vouliez-vous qu'il

fit tout seul ou presque? Qu'il cessât!"

Les vitamines de *Medicus* furent trop rares et le bébé du *Devoir* jette aujourd'hui son dernier soupir. Pauvre petit! Quinze mois à peine! M. Héroux, vous pourrez dire que vous l'avez vu mourir deux fois!! C'est qu'il tient de ses parents pour avoir la vie dure... Si on allait lui donner des injections de strichnine pour le ramener à la vie après les vacances, le plus à plaindre serait l'auteur de ces lignes.

Comme j'avais peur de manquer de sujets pour mes premier-Typoville, j'ai commencé dès l'automne passé, à temps perdu, mes souvenirs de typographe depuis le premier jour de mon entrée dans le métier, qui devaient se continuer jusqu'à date. En les servant par tranches, mes premiers mois d'apprentissage auraient suffi à au moins une dizaine de numéros. D'avoir commencé ces souvenirs me rajeunit de vingt-cinq ans. Un quart de siècle, c'est quelque chose!

Si j'avais pu les publier au complet, j'aurais pu faire imprimer un volume sur 25 ems, sorti des ateliers du *Devoir* et mettre en exergue, après l'avoir dédié à mes enfants — six! ami Biron — ces vers de Lamartine:

Depuis ce jour lointain, des jours, des
jours sans nombre
Ont jeté sur mon cœur leur soleil ou leur
ombre.

Qui sait si je n'aurais pas obtenu un prix de consolation aux *Prix d'action intellectuelle*? Ah! Monsieur Benoist, nous aurions été deux du *Devoir* pour côtoyer ensemble la gloire!

Je continuerai à temps perdu d'écrire ces souvenirs. Si j'en ai! Ce n'est pas croyable! En amplifiant ceux qui ont paru dans le numéro-souvenir du quinzième anniversaire du *Devoir*, j'aurais bien eu des premier-Typoville pour une partie de l'année!

Si je meurs avant de les publier, je permets aux rédacteurs du *Devoir* de venir les prendre dans ma serviette, afin qu'on puisse leur donner pour titre: *Souvenirs posthumes de Lino Lenoir*. Ce sera la seule richesse que je laisserai à mes enfants... mais elle aura été ramassée honnêtement.

A ses noces d'or, le *Devoir* pourra les publier au complet, s'il ne trouve pas autre chose pour boucher un trou de ses futures 48 pages!

J'espère bien que dans ce temps-là ma femme ne s'objectera pas de les laisser publier, pour racheter la parole qu'elle laissait tomber quand j'écrivais *Souvenirs d'un typographe* (j'avais dû les ramasser de 10 heures du soir à minuit et demi):

"Viens donc te coucher. Penses-tu qu'ils vont mettre ça dans le *Devoir*!..."

Si jamais on les publie, je ne serai plus là pour entendre dire à mon ami Biron:

"Toi, mon vieux, tu es destiné à remplacer le directeur du *Devoir*!"

Même si M. Bourassa n'écrit pas assez souvent, les lecteurs auraient aison alors de dire: "Nous sommes encore mieux de garder M. Bourassa que d'avoir un article tous les quinze ans!"

Mgr P.-E. Roy, le grand archevêque de Québec qui est mort il y a quelques mois, nous a enseigné comment un chrétien doit envisager la mort.

Quoique je ne sois pas attaché à la vie, je vous avoue carrément que je ne serai pas capable d'en faire autant que lui.

Ah! *Marcellus*, vous qui êtes chroniqueur de la morgue, si je ne tré-passe pas avant que vous quittiez ce poste, obtenez de vos chefs que

je vous y remplace; vous savez assez maintenant ce que je pourrais faire comme vrai journaliste.

Dans ce lieu où je reconnaitrai mon ancien poste, je m'habituerai petit à petit à la pensée de l'éternité. Quand je verrai les employés de la morgue vider les poches d'un Juif quelconque, j'essaierai de devenir s'il n'est pas l'inventeur des *trente sous percés*. Quand je verrai sur les dalles des têtes ensanglantées de jeunes filles dont la chevelure fut la plus belle parure, je ne pourrai m'empêcher de réfléchir sur les vanités de ce monde. Quand... mais, tiens, je m'arrête ici, je n'ai pas plus envie de mourir que vous...

* *

Ce serait manquer de gratitude si, au nom de tous mes camarades, je n'avais pas un mot de remerciement à l'adresse de M. Georges Pelletier, le bon administrateur du *Devoir*, qui nous a permis nos *gamineries* — qui nous a même encouragés parfois en nous aidant de ses précieux conseils. Il a poussé la générosité jusqu'à mettre le "gaspillage" du papier au compte de Profits et Pertes. Vous avez là toute la mesure de sa bonté. Le bon Dieu ne lui ayant pas donné d'enfants au foyer, il a trouvé le moyen de prendre d'autres marmots sous sa tutelle. M. l'Administrateur, nos plus sincères remerciements.

Un grand merci aussi à notre contremaitre, M. Beaudet, qui nous a permis l'usage de la linotype après les heures régulières. Que de fois il a passé en souriant en me disant: "Tiens! du temps extra. — Oui. — C'est bien. Restez jeune. On vieillit toujours trop vite." Ah! nous avons bien dépensé du gaz et de l'électricité, mais parce que nous avons la contrition parfaite de ne plus recommencer, nous savons que nous sommes pardonnés.

J'allais oublier mes collaborateurs réguliers et... S. Passe hé? à qui je dois le plus chaleureux merci. Quand nous avons suspendu, l'année dernière, notre publication au début des vacances, M. Héroux nous a trouvés chanceux d'agir de la sorte avec nos abonnés. Mais si, au contraire, je m'étais fiché de mes précieux collaborateurs, je vous assure que le *Compositeur* aurait eu une existence éphémère!

Mais qu'attendez-vous? Une voix intérieure me rappelle une chanson que je chantais alors que j'avais une douzaine d'années et j'en lance les premiers mots à tous les échos de Typoville et de l'hôtellerie du *Devoir*:

Say au revoir, but not good-bye...

Mais non, c'est fini! Tu meurs de mes mains, petit *Compositeur*, — notre enfant, *Maigrasse*, — mais à ceux qui te liront en l'an 2000, tu prouveras que les typos du *Devoir* de 1925-26 savaient bien s'amuser. Bonnes vacances et... adieu!

Lino LENOIR

Le coin du chercheur

—Le *Composteur*, fondé le 21 février 1925, fut le premier organe d'atelier typographique canadien-français de l'Amérique du Nord. Le *Compositeur* est son héritier.

Microscope

PETITES ANNONCES

(TARIF—5 cadrats pour 10 mots et 2 virgules pour chaque mot supplémentaire.)

Un de nos récents abonnés désirerait se procurer la collection complète du *Compositeur* (né *Composteur*) pour son petit musée. Voilà une chance rare de se procurer une petite somme pour s'acheter un sedan Ford. S'adresser à Mlle Téléphone.

Mon négatif

M. LOUIS DUPIRE

Je m'apprêtais à entrer dans mon atelier d'artiste-photographe, quand mon directeur me dit, un peu triste: "Mon vieux, sors-moi le négatif que tu voudras, ça sera ton dernier... Le Compositeur prend des vacances indéfinies."

J'aurais aimé en passer plusieurs encore, car j'avais profité de la belle température pour prendre des instantanés ici et là. Un peu déconcentré par les paroles de mon directeur, j'allai pour choisir un négatif quand je mis le pied sur une pelure de banane que le petit Alec avait laissé tomber sur le parquet près de mes bains d'acide. Voulant me retenir sur le rebord d'une tablette, mon coude accrocha ma pile de négatifs qui glissèrent avec fracas sur la tuile. Un seul resta intact. Au moins un pour le dernier numéro, c'est ce qu'on appelle être chanceux. Je voudrais être aussi chanceux pour vous le présenter...

Je le précipitai dans mon métolquinol et le retirai presque aussitôt. J'ai bien ri quand petit Pierre dit en riant: "C'est un gros pépère, celui-là!" J'avais bien devant moi M. Louis Dupire, secrétaire de la rédaction au Devoir.

Lorsque je commençai mon emploi au Devoir, je remarquai un jeune homme blond dont la figure ne m'était pas inconnue. Après mûre réflexion, je me rappelai l'avoir vu, plus maigre qu'aujourd'hui, à la Presse où les typos le voyaient monter, une fois la semaine, pour s'occuper de la page des enfants. Un typo, l'apercevant un jour, dit: "Ce n'est pas un grand-papa bien vieux." Un entretien amical avec lui récemment m'a appris, quand je lui rappelai ce souvenir, qu'il n'était qu'un substitut au grand-papa d'alors, — aussi jeune que lui, d'ailleurs, — Fernand D..., qui était resté aussi paresseux qu'au séminaire.

Je me souviens encore de l'écriture à l'encre rouge de M. Dupire à la Presse. Bien qu'à ce journal, j'étais un enragé lecteur du Nationaliste. Un jour, M. Dupire eut à faire un compte rendu sur deux vieilles pensionnaires de l'auspice Auclair. C'est moi-même qui eul à composer l'article et j'étais déjà au courant du manuscrit de M. Dupire. Le dimanche suivant, qu'elle ne fut pas ma surprise quand je lus dans le Nationaliste un éreintement en règle par un de ses collaborateurs de celui qui me sert de négatif. Il devait en voir de pires qui ne l'ont pas empêché d'engraisser. Si M. Dupire veut rire, je lui aiderai bien à retracer l'article en question dans la collection du Nationaliste.

Durant ses premières années au Devoir, M. Dupire nous donnait des billets du soir charmants sur les enfants, assez nombreux qu'il se décida à faire imprimer son premier volume. Louis Breton — c'était son pseudonyme d'alors — me fit goûter davantage le bonheur d'être entouré de quelques mioches.

Depuis, M. Dupire déverse son esprit dans l'Actualité et ses critiques municipales toujours au point dans les premier-Montréal méritent toujours d'être lues. Quand M. Pelletier l'essaya à la place d'honneur de la première page, il me dit: "C'est un bon départ; on va pouvoir se reposer." Je l'approuvai, pensant qu'il ne reviendrait pas plus souvent qu'à son tour, mais voilà, comme on dit, qu'il se plante. Mais aujourd'hui, si c'était à recommencer, je dirais à M. Pelletier: "Gardez-le à cette place-là, mais pour l'amour du bon Dieu, montrez-lui au moins à (suite à la 2ème page, 1ère colonne)

M. Louis Dupire

(Suite de la 1ère page)

se servir de sa machine." Je serais le dernier homme à faire de la peine à M. Dupire, et il sera le premier à rire quand je dirai que je préfère cent fois le manuscrit de M. Héroux aux feuillets meurtris par son clavi-graphe. En voici un exemple, entre vingt, dans l'Actualité:

— La Plume, vous frrodg tenez là un langage wdqadov vulgaire. Mais je suis absolument rassuré. Il y a à Qu ec une forte opposition et qui conote (compte) parmi elle des avacots et des comptavkes. Dès lors qu'elle ne dit moi, c'est le singe (signe) zragw certain que tout va bien et que la Comission, fidèle à l'engagement du premier cfrb ministre, ne fait pas de porfit ur les vins, les cède à prix coûtant, afin que le pueple soit éduqué... etc.

Néanmoins, Nemo a tellement d'esprit que vous ne pouvez vous empêcher de lui pardonner son mauvais penchant. Après avoir composé deux ou trois feuillets, si le typo tombe sur des calembours comme ceux-ci: "La Commission s'est mise le Cordeau au cou", "Les Juifs ont tort de Strauss presser", le linotypiste se met à rire et oublie toute la peine qu'il a eu à défricher le commencement.

M. Dupire était comme moi à la Presse un ardent nationaliste, alors qu'il n'était pas bon de l'être dans cette officine. C'est pourquoi il devait, lui aussi, en sortir. Le Devoir doit se compter heureux d'avoir mis la main dessus, car les lecteurs de ce vaillant quotidien en ont toujours pour leur argent à la lire.

Signe particulier: M. Dupire est le seul journaliste de la "haute", à part M. Bourassa, à fumer tout le temps. S'il manque souvent les touches de sa machine, c'est peut-être parce qu'il ne manque pas assez souvent celles de sa pipe.

D. VLOPPEUR

Nos lecteurs sont priés de ne pas oublier d'acheter des billets de tirage pour le joli banjo de Gaston Alarie.

Le pont des soupirs

Au fil de l'épée

Nous inaugurons, aujourd'hui, sous ce titre — nos lecteurs n'ont pas besoin de s'effrayer — une petite chronique dans l'intérêt des correcteurs et de la bonne renommée des typos qui nous liront. Nous profitons de l'occasion pour demander à MM. les correcteurs de nous prêter leur précieuse collaboration, car ils sont aptes à passer au fil de l'épée les mots qui leur causent le plus de tracasseries.

Commençons par exterminer le genre féminin du mot suivant:

AUTOMOBILE

Un jour de la semaine dernière, Lenoir, ahuri qu'on mit automobile au masculin, s'en alla trouver les correcteurs.

— Biron, lui dit Lenoir, voilà que tu nous mets automobile au masculin, après l'avoir écrit au féminin depuis longtemps. Le dictionnaire Guérin le donne au féminin.

— Prends donc Larousse, répond Philippe-Edouard. C'est lui qui fait loi. Automobile

est masculin

A l'avenir, quelle que soit la copie qui nous tombera sous la main, — découpures de journaux de France ou copie du Devoir, — tenons-nous-le pour dit: nous composerons un automobile, un auto. Nous passerons outre aux corrections qui nous parviendront.

EXECUTEUR

Coïn féminin

Adieux!

Comme j'allais commencer ma chronique, mon directeur est venu me dire: "Mademoiselle Gaby, nos ypographe ne voulant plus faire lu temps de surplus avec les beaux jours qui s'en viennent, je me vois forcé de suspendre la publication du Compositeur. Veuillez faire vos adieux à vos lectrices. Voici deux années de salaire pour vous récompenser de la note gaie que vous avez su mettre avec tant de charme dans notre humble feuille."

Et me voilà desaxée devant des feuillets déjà noircis, prêts à partir pour la composition. J'avais préparé des chroniques sur le suffragisme pour anathématiser ceux qui prétendent que les suffragettes sont des énergumènes, car je leur aurais démontré que toutes les femmes ne conduisent pas leur mari... D'autres chroniques devaient suivre sur celles qui m'ont écrit toutes sortes de lettres — telles les étoffes à la mode — qui lisent mieux encore dans leur conscience qu'entre mes lignes.

Mais non, ce sont des adieux que je suis obligée de vous faire...

Je n'ai pas le coeur à ces choses. Je voudrais voir à ma place une vraie vieille fille enragée d'avoir manqué son mariage, ce qui est loin d'être mon cas!

Pourquoi donc se dire adieu quand nous commençons à nous comprendre! Le cercle de mes amies s'agrandissait; je le sentais bien à la lecture de vos lettres si bonnes, si bonnes que je les garderai pour les relire dans mes moments sombres — une ancienne jeune fille comme moi n'a pas toujours des chiens et des chats à caresser.

Avant de vous quitter, vous qui ne me lirez plus, laissez-moi vous donner quelques conseils. Suivez donc sans cesse les lettres si touchantes de Fadette, l'incomparable écrivain féminin de notre temps; elle en a pour tous les goûts. Que de réconfort vous y puiserez dans vos moments de dépression! Vous aimez à embellir de plus en plus votre home, n'est-ce pas? N'oubliez pas les belles chroniques de Cousine Gillette. Vous serez servies à souhait. Enfin, choisissez vos lectures. Mon directeur m'a souvent dit que la dévouée gérante du Service de Librairie du Devoir, Mlle Blanche Pampalon, a un excellent choix de livres qui peuvent être mis entre toutes les mains. Que ce reproche de M. le chanoine Coubé ne s'adressent pas à mes gentilles lectrices: "Les jeunes filles se jettent à coeur perdu dans les romans modernes; celles qui s'en abstiennent sont traitées d'oies blanches; je dirai que celles qui les lisent sont des "oies" tout court; elles perdent leurs belles plumes blanches au contact des laches coucous et des vilains oiseaux de proie."

J'ai tellement le coeur à la joie en ce moment que je ne sais comment vous faire mes adieux. J'ai débuté dans ce petit coin par une poésie, mais comme j'étais loin de m'attendre aujourd'hui à ma dernière chronique, je n'ai pas le temps de clore ces doux entretiens par des vers.

Adieu, chères lectrices. Que la vie jonche votre chemin de roses blanches. Dans vos rosaires du soir, pensez à celle qui aurait tant aimé vous rendre heureuses!

Si le mouchoir sert à plusieurs femmes à conduire leur mari, moi, je me sers du mien pour essuyer les larmes qui commencent à arroser ce dernier feuillet...

Adieu! Hi! hi! hi! hi!

GABY

La plus grande joie des touristes dans une belle randonnée c'est de croquer des bonbons Léonie.

Le Compositeur à Chicago!

M. Lafortune nous a demandé pourquoi nous ne parlions pas du voyage du Devoir à Chicago. C'est que nous n'avons pas voulu le mettre dans l'embarras en le forçant d'ajouter un autre train, car une seule de nos réclames aurait suffi à le faire déborder. Pour lui ôter ce surcroît de travail, nous nous sommes chargés d'organiser notre voyage, ce qui n'est pas si difficile après tout, et je vous le prouve.

Le camarade Fiset avec ses deux fondeuses et l'ami Toupin avec ses deux petites bouilloires s'engagent à fournir l'engin au complet.

Roland Létourneau se chargera de nos bagages avec son chariot de l'après-midi.

Gros-Lard et son ami Berthiaume, vous admettez que c'est assez pour remplir un wagon.

Maigrusse en prend bien un à lui tout seul avec toute sa longueur.

Notre contremaitre, M. Beaudet, en a retenu un pour toute sa famille. On reconnaîtra son char à l'indication: Une famille canadienne...

Les autres employés de Typoville auront leur char allégorique.

Les citoyens de Job City et de Presseville ont retenu aussi chacun un wagon.

Les correcteurs, avec leurs longs ciseaux, leurs crayons de toutes les couleurs et leurs gros dictionnaires où ils puisent la science quand la leur ne suffit pas, méritent bien un char-parloir.

Les résidents de Saesville se sont emparés du wagon-poste. Rien de plus naturel.

Comme il convient, les demoiselles auront leur char spécial, qui sera sous la direction de Mlles Valiquette et Robert. Celles-ci, avec leurs compagnes, inscriront à Chicago tous ceux qui voudront s'abonner au Savoir. Elles seront tellement occupées qu'elles n'auront juste le temps de voir défiler la grande procession.

Le wagon-plaisir sera occupé par la haute rédaction et M. Robillard et ses nouvellistes. On ne s'ennuiera pas!

Comme le Compositeur ne veut pas risquer de perdre un seul vieux sou, il a mis à la disposition de M. Pelletier et du personnel de l'administration le plus beau char blindé. Les voleurs auront fort à faire pour s'emparer de notre caisse.

Et le soussigné, comme directeur du Compositeur, se réserve le char-observatoire. Cela lui rappellera une règle de sa grammaire latine sur laquelle il a tant pioché: *Ego nominor leo*... (Pas plus fier qu'un vieux sou, j'amène avec moi le bon serviteur du Savoir qu'est M. De-guise).

Pour ce voyage, le Compositeur cesse sa publication. Le Savoir s'arrangera comme il pourra. L'Internationale pourra peut-être lui fournir des hommes...

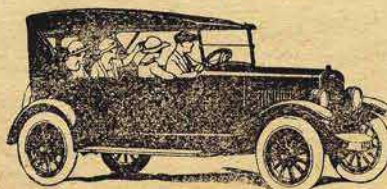
Pour avoir organisé ce convoi tout seul, j'espère bien que MM. Lafortune et Dupire me trouveront une petite place sur un de leurs trains... au cas où notre engin ne serait pas capable de démarrer!!

Les voyageurs sont priés de ne pas perdre leurs billets. En route! All aboard! En route!... en attendant que l'engin soit huilé...

Blague à part: Nous souhaitons aux pèlerins du Devoir que ce voyage surpasse les autres sous tous les rapports. Bon voyage et heureux retour!

Nous sollicitons l'aumône d'une prière pour ceux qui restent au poste durant la procession triomphale en l'honneur du Christ Roi.

Lino LENOIR



Bonnes et heureuses vacances... à ceux qui en prendront.

Deux naissances

Edmour Barbeau et Hervé Rouleau, deux bons camarades de Typoville, viennent de faire baptiser chacun un fils. Voici ce qu'on a pu lire dans la Braise pour l'ami Barbeau:

BARBEAU—A Tétreaulville, le 2 mai 1926, à M. et Mme Edmour Barbeau, née Marguerite Dumont, un fils, baptisé: Jean-Paul-Victor.

Parrain et marraine, M. et Mme Dosithée Barbeau, grands-parents de l'enfant, Porteuse, Mme Edouard Fredette.

Hervé, qui a en horreur toute notoriété, n'a pas voulu nous donner les prénoms de sa progéniture, prétextant qu'un deuxième, ça arrive dans tous les foyers canadiens-français...

Nos félicitations aux deux camarades et qu'ils n'oublient pas que des petites soeurs pour ces nouveaux nés combleraient la joie du foyer.

Une monstruosité

Notre unique abonné des Cantons de l'Est nous envoie la circulaire suivante qu'il dit être du *Montreal Parisian French*. Peut-on massacrer notre belle langue française de la pareille façon! Elle pue le Juif du commencement à la fin:

Mars, 23/26

Cher Monsieur,

Avez vous déjà penser que le personnel apparence d'un homme est le plus grand l'aide dans ses affaires et tous la monde regarde l'homme qui est bien habiller; Il y a un homme dans votre district qui est coupable de vous donner le plus meilleur qu'on est coupable d'acheter pour l'argent.

Les habillement avec un garantie et habillement qui nous donnerai bien satisfaction.

Nous mettons le plus meilleur de tous dans nos habilles et le manufacture, la mode et l'ajustement c'est tout que vous desirez naturellement, nous somme haute de nos habillement et nous voullons que vous voyez tous nos nouveaux eschantillons.

Nous ne somme pas coupable de parler tros de c'est qu'on est coupable de faire tout ce qu'on demande, d'aller voir Mr. ISIDORE MENARD, qui vende les habillements avec un réputation Donner lui votre mesures et montre a lui la drap que vous voulez et il va faire un habit ou pardessus a votre gout et la mode que vous desirez et fait comme vous voulez: Prenez votre drap aujourd'hui par-ce-que tous les meilleur morceaux de drap sera vendu rapidement et n'oubliez pas que Isidore Menard, de BEDFORD, Que. est la seul agent dans votre district que vende notre habillements.

Merci.

Bien a vous.

Horner Bros.

Ouf! By Jove! Horder! Horder!

DONNEZ!

Donnez! pour être aimés du Dieu

[qui se fit homme,

Pour que le méchant même en s'in-

[clinant vous nomme,

Pour que votre foyer soit calme et

[fraternel;

Donnez! afin qu'un jour à votre

[heure dernière,

Contre tous vos pêchés vous ayez la

[prière

D'un mendiant puissant au ciel!

Victor HUGO

Aux calendes grecques

Nos lectrices sont priées de ne pas manquer notre prochain feuilleton qui paraîtra aux calendes grecques. Il sera en le vent!

JOCKEY PAR AMOUR

(Par Henry de FORGE)

I

L'histoire a des dessous mystérieux que la foule ignore; quelques privilégiés parfois les apprennent un jour, avec tardif de ceux qui furent acteurs ou témoins.

Mais alors le temps a coulé: on se désintéresse!

C'est ainsi qu'aujourd'hui bien peu de gens songent à ce problème insoluble qui passionna Paris en 1895:

—Pourquoi *Tirebouchon II* n'a-t-il pas gagné le Grand Prix?

Ce fut un beau tapage!

Les personnes bien informées auraient mis au feu leurs deux mains et leurs deux jambes que *Tirebouchon II*, fils de *Mastodonte* et *Lucie de Lamer Moor*, gagnerait "dans un fauteuil"; à la stupéfaction générale, pourtant, cet animal arriva second, à une tête derrière *Sanglier-des-Ardenes*, un "carcan" sur qui nul ne comptait!

Il y eut de menaçants remous dans la foule; on parla de casser les reins au jockey vaincu!

Les sommités du sport furent consultés. Le baron de la Vivandière, président de la Société des Courses plates, affirma que *Tirebouchon II* était enrhumé. Le gros Bookwell, l'entraîneur, ne fut pas de cet avis. Il tenait de source certaine qu'à l'entrée de la ligne droite une peau d'orange avait été jetée à dessein pour faire glisser le "favori".

Au total, tous y perdirent leur latin, et la question resta pendante.

D'autres Grands-Prix suivirent, d'autres surprises; on "classa" cette affaire, et, au fond des coeurs, s'enfouit le rétrospectif regret des sommes perdues.

Moi-même, étrillé d'un loup que m'avait poussé à jouer l'ami d'un parent du domestique d'un sportsman, je m'étais fait une philosophie et je m'étais contenté d'envoyer ma malédiction à ce cheval décevant, quand le hasard, tout dernièrement, me révéla la raison vraie de ce problème.

Si *Tirebouchon II* n'a pas gagné le Grand-Prix, il y a six ans, c'est rapport à une histoire de femme!

Voilà bien de leurs coups, n'est-ce pas?

Hier, je connus cette palpitante nouvelle en prenant un bock sur les boulevards.

Je le happais à longues gorgées, l'âme vague, quand tout à coup je vis passer un petit monsieur grassouillet dont la figure ne me sembla pas inconnue.

Il tenait d'une main un mioche qui pouvait bien avoir dans les deux ans; son autre main en traînait un second, plus âgé, et derrière lui s'avancait une corpulente personne qui en poussait un troisième dans une voiture.

Nos regards, se croisant, s'interrogèrent.

Puis, soudain:

—Toi, Félix! m'écriai-je.

Félix me tendit les bras, me présenta à son épouse et m'énuméra les noms de ses héritiers, dont je flatiai la joue par politesse.

Je commandai deux autres bocks, pour Félix et sa femme.

Et nous causâmes.

II

Félix!... ce nom me rappelait toute ma jeunesse, huit ans écoulés côte à côte au lycée de Carcassonne, des leçons soufflées, des parties de bille sans fin et ces mille souvenirs qui semblent alors devoir être un indissoluble lien dans la vie!

Pourtant, j'avais perdu Félix de vue, une fois le baccalauréat passé par moi, manqué par lui.

En me quittant, comme je lui disais sur son échec quelques mots de condoléance, il m'avait déclaré solennellement que peu lui importaient les honneurs universitaires.

Il ferait quand même son chemin dans les lettres!

Félix, en effet, était doué pour la poésie. J'avais lu de lui quantité d'alexandrins versifiés durant les classes de mathématiques. Il pouvait faire son chemin, en effet.

—Qu'es-tu devenu? demandai-je, depuis tant d'années.

A cette question, plausible pourtant, sa femme me toisa presque avec dédain, comme s'il était impardonnable de ma part d'ignorer les hauts faits de son époux.

—C'est juste, fit celui-ci tandis que son dernier-né, pris tout à coup d'une incompréhensible colère, poussait des cris éperdus; tu n'es peut-être pas au courant!

Sa femme, précise, par cette étrange demande:

—Allez-vous aux courses, monsieur?

—Quelquefois, madame, plutôt rarement, surtout depuis un jour où j'eus le malheur de jouer sur une haridelle du nom de *Tirebouchon II*.

A ces mots, Félix fut saisi d'une douce hilarité qui gagna sa femme et fit taire les hurlements du petit. J'étais bouche-bée, ne comprenant pas.

Alors, Félix me fit cette réponse ahurissante:

—C'est moi qui montais *Tirebouchon II*!

Je fus stupéfait. Dans ma mémoire résonnait l'écho des imprécations de la foule glapissant contre ce jockey du "favori" qui lui faisait perdre tant d'argent. La silhouette de cet homme était imprécise en mon esprit: petit, le dos courbé, une casquette couleur vert-pomme enfoncée jusqu'aux oreilles.

—C'était moi! répéta Félix; au lieu d'enfourcher Pégase, la monture des poètes, j'enfourchais des chevaux de courses!...

—Et comment ce changement en ta vie?

Félix, tout en jetant un regard de côté sur sa compagne, en train de bercer le numéro trois, prononça ce seul mot, magique:

—L'amour!...

III

—Oui! continua-t-il, l'amour peut tout, même faire un bon jockey d'un mauvais poète!

"Tu te souviens de nos adieux à Carcassonne. J'étais décidé à conquérir dans la capitale toutes sortes de lauriers littéraires. J'emportais dans ma valise trois drames en vers pour le Théâtre-Français.

"Le hasard d'une rencontre en wagon changea tout cela!

"Ce hasard se présenta sous la gracieuse apparence de ma femme, alors timide personne, en route vers Paris où l'attendait sa chère famille.

"Que te dire? Nous nous trouvions seuls! La route était longue! J'étais poète! De Bourges à Orléans je lui lus mes trois drames en vers; à Etampes j'improvisais pour elle un sonnet! Bref, quand le train entra en gare, dans le tapage des plaques tournantes, nous échangeâmes nos aveux!

"—Venez voir papa, le plus tôt possible, me dit-elle. Voici son nom et son adresse. Demandez-lui vite ma main.

"Le lendemain, de bonne heure, coiffé de frais, mon brin de moustache conquérant, je me mis en route pour rendre visite, à l'autre bout de Paris, à l'auteur respectable des jours de ma bien-aimée.

"Il avait ce nom simple: "Monsieur Pierre". Je fus un peu décontenancé quand je me trouvai en présence d'un petit homme à la figure entièrement rasée, qui d'un ton demanda ce que je voulais. Mais je repris vite contenance et, carrément je répondis:

—Je viens vous demander la main de votre fille!

"Pas un muscle de sa figure ne bougea.

"—Quelle est votre situation sociale? fit-il seulement.

"Fier, d'une voix claironnante, je m'écriai:

—Poète!

"La lèvres de M. Pierre se plissa, méprisante.

"—Apprenez, dit-il, que la fille de Tom Petermann n'épousera jamais qu'un jockey, et un jockey célèbre comme son père!

"Une tuile qui du haut d'un toit me serait tombée sur la tête ne m'aurait pas fait plus d'émotion.

"Petermann!... un jockey!

"Qu'est-ce que cela voulait dire?

"Puis, avec la réflexion, la chose ne me parut plus invraisemblable: M. Pierre avait bien le droit d'être jockey et de donner une tournure anglaise à son nom, comme moi-même j'avais le droit d'être poète et de signer *Myosotis* dans les journaux de Carcassonne.

"Mais que faire?

"Oublier cette jeune fille troublante à qui, dans le wagon, j'avais juré l'éternel amour, c'était chose impossible!

"En somme, je n'avais pas essayé de refus forme; cet homme m'avait simplement exprimé un désir personnel.

"Alors, —ô puissance de l'amour! — je me fis jockey!

"Mais ce fut long! L'apprentissage est particulièrement dur pour un poète. Il me fallut d'abord maigrir, et pour cela suivre un désagréable régime de croûtons secs. Enfin, quand, après trois mois, je n'eus plus que les os et la peau, me trouvant "à point", l'honnête entraîneur à qui j'avais confié ma destinée et qui me formait à mon métier nouveau me tint ce langage:

"—Pour apprendre à nager, on se jette à l'eau. Félix, mon garçon, tu vas débiter sur un hippodrome suburbain en montant une vieille jument. Elle n'a aucune chance d'arriver; mais si tu gagnes la course, je te réduis les frais de tes études.

"Je débutai en effet sur la vieille jument, une brave bête un peu somnolente qui arriva "bonne dernière" à trois cents mètres derrière les autres.

"Des gens me jetèrent des oranges en signe de mépris; tous me huèrent.

"Cet échec me découragea un moment. Mais l'amour reprit le dessus, et quinze jours après j'eus la chance d'arriver "bon premier" dans un "handicap" où tous mes adversaires se trompèrent de parcours. Cette victoire apprit mon nom à la foule:

"—Tom Lix!

"J'avais ajouté le "Tom" et laissé le "Fé".

"Très fier, me mêlant désormais à mes confrères, m'entraînant du matin au soir, je devins un écuyer consommé. Je montai des chevaux difficiles et gagnai de haute-main un prix important le jour même où — ô ironie! — mes trois drames, après une année d'attente, me revinrent en bloc avec un beau refus du directeur du Théâtre-Français. Ce fut merveilleux! On s'arracha ma précieuse personne et un vieux monsieur me couvrit d'or pour monter son cheval *Tirebouchon II*, le "favori" du Grand-Prix de Paris.

"Ma victoire ne faisait pas de doute. Mes principaux adversaires étaient battus depuis quelque temps à qui mieux mieux. *Tirebouchon II*, en pleine forme, ne connaissait pas la défaite.

"Par surcroît de chance, j'avais l'honneur de monter en compagnie de Tom Petermann, le père de mon adorée.

"Je ne lui avais pas fait part de ma transformation; j'étais, du reste, méconnaissable avec ma maigreur nouvelle et mon accoutrement.

"Il voulait pour gendre un jockey célèbre; eh bien! je me proposais sous peu de lui en fournir un de belle façon!

"Seule sa fille était au courant de mes efforts; elle m'attendait.

"C'était un malin, ce vieux Petermann; on s'en défiait beaucoup sur le turf.

"Au Grand-Prix, il allait monter un cheval médiocre: *Sanglier-des-Ardenes*, mais un garçon d'écurie, bien informé, m'avait confié qu'il préparait en cachette quelque chose de machiavélique.

"La course commença. Cent mille personnes avaient les yeux fixés sur

moi. Fier sous ma casaque vert-pomme, maigre à souhait, j'avais reçu au pesage le sourire approbateur de ma bien-aimée.

"Le grand coup auquel songeait Tom Petermann ne m'inquiétait guère; son vieux cheval s'essoufflait si vite que je n'avais qu'à mener bon train pour le laisser à longue distance.

"Seuls *Toupet-Frisé* et *Coqueliquette* me semblaient à surveiller.

"On se mit en marche à bonne allure. Je ne perdais pas des yeux *Coqueliquette* qui "menait". Au petit Bois je me rapprochai des chevaux de tête.

"J'entendais le public, comme une houle, mugir:

"—*Tirebouchon III*!... *Tirebouchon II*!

"A la descente, *Toupet-Frisé* n'en pouvait plus et *Coqueliquette*, blanche d'écume, perdait du terrain. Je gaopais maintenant en tête du peloton. Une acclamation formidable m'accueillit quand on me vit ainsi, "bon premier", faire mon entrée dans la ligne droite.

"Mais, à ce moment, ma surprise fut grande, en entendant le souffle de deux naseaux près de moi. Un cheval approchait, menaçant. Bientôt j'entrevis à ma hauteur la silhouette maigre de Tom Petermann qui cravachait *Sanglier-des-Ardenes* à tour de bras.

"Je cinglai également ma bête; qui accéléra sa course.

"La foule hurlait.

"Les yeux de Tom Petermann lui sortaient de la tête. Gagner le Grand-Prix, n'était-ce pas le triomphe de sa carrière? Par un prodige, il avait poussé son "carcan" jusqu'à moi, en tête des autres, et nous luttions presque égaux.

"Pourtant, je sentais mon cheval capable d'un plus grand effort; mes éperons n'avaient qu'à se mettre de la partie, et c'en était fini de *Sanglier-des-Ardenes*!

"Mais n'allais-je pas, par ma victoire, m'attirer la haine de Tom Petermann, me faire de lui un ennemi irrécyclable, perdre à jamais l'espoir d'obtenir la main de sa fille?

"En un éclair, j'eus cette intuition. L'amour parla en moi plus fort que tout le reste et m'inspira alors une idée géniale. Je murmurai à l'oreille de mon concurrent, botte à botte avec moi:

"—Donnez-moi la main de votre fille!...

"Nos regards se rencontrèrent, et M. Pierre reconnut le petit poète de Carcassonne:

"—Comment! c'est vous?...

"—Moi-même... Vous voyez à quel point j'aime votre fille!... Accordez-moi sa main, je vous en supplie, et j'arrête *Tirebouchon*!

"Tom Petermann hésitait.

"—Il n'est que temps! repris-je: un coup d'éperon, et je gagne!

"Petermann se laissa enfin tenter par le marché:

"—Ma fille est à vous, s'écria-t-il.

"—Ah! merci, beau-père!

"Et, aussitôt, abandonnant la partie, sans en avoir l'air, faisant mine de cravacher à tour de bras *Tirebouchon II*, mais ne le touchant pas, je perdis d'une "tête".

"Tu sais de quelle façon je fus reçu à l'arrivée: les nombreux parieurs dont mon cheval était le favori parlaient de m'échapper!

"Mais, le lendemain, j'obtenais la main de la fille de Tom Petermann.

"Nul ne sut ce qui s'était passé. Je restai muet comme une carpe sur ma défaite. Et ce Grand-Prix fut l'honneur de la carrière de beau-papa. Ses derniers jours s'écoulerent heureux. Il avait obtenu la gloire qu'il rêvait.

"Dès qu'il ne fut plus de ce monde, je jugeai digne d'abandonner une profession que j'avais trahie.

"L'obsession de cette foule tendant vers moi ses poings furieux ne me quittait pas.

"Au diable la casaque vert-pomme: je ne fus plus jockey!"

IV

Félix avait prononcé ces paroles avec une certaine mélancolie, tant (Pour la suite, tournez, s. v. p...)

JOCKEY PAR AMOUR

(Suite et fin)

dis que sa femme le regardait de ses grands yeux qui disaient une admiration profonde.

—Et que fais-tu, présentement? demandai-je.

Il sourit et dit:

—J'engraisse... et je suis redevenu poète!

Henry de FORGE

Un puissant intercesseur pour Biron et Maigrusse

Du Devoir du 20 mars:

Un conte

"Moi seul"

Par un froid matin de décembre, le grand Clamamort mourut dans sa mansarde sans feu. Quand l'ombre eut fermé sa prunelle aux ténèbres incertaines, il se vit emporté dans un tourbillon de flammes vers l'empyrée. Bientôt il arriva à la porte du ciel.

Un grand vieillard, vêtu d'une tunique éblouissante, regarda par une embrasure. C'était le grand prince des apôtres, saint Pierre.

—Qui es-tu?

—Je suis Clamamort, répondit le défunt avec orgueil.

—Qui ça, Clamamort?! que faisais-tu? Et quels sont les mérites pour que tu oses te présenter aux récompenses célestes?

—Je suis le plus grand artiste de la terre. Ma voix est profonde comme le bruit du tonnerre de Dieu dans les forêts et puissante comme le mugissement des flots. Et le ciel, saint Pierre, je l'ai durement gagné, mon cœur a saigné par toutes ses fibres. Moi le plus grand artiste, je fus éternellement sifflé. Patiemment, j'ai souffert les affronts des fruits trop mûrs pour l'amour de l'art et du beau. Sous l'avalanche, mon âme sereine subissait l'outrage, prise de pitié pour l'aveuglement de la foule; et je souriais dans ma tristesse. Pendant des années et des années, je fus en proie à tous les refus, à toutes les immolations. Mon orgueil fut fustigé par les journaux qui tous jurèrent que je chantais comme un animal immonde. Mes confrères, unis par une basse jalousie aux préjugés de la canaille, me conspuèrent. Combien de fois, affamé, malade, ai-je erré dans les restaurants, assis à leur table sans pouvoir, comme le trop heureux Lazare, attraper quelques miettes. Et moi, doux et paisible, j'endurais le malheur sans me plaindre, sans accuser le créateur. Jamais, — et cela, saint Pierre, doit m'être compté, — je ne débinaï mes concurrents.

—"Pauvre diable, tout de même, gronda saint Pierre de sa rude voix. Tiens! entre tout de suite."

Soudain, Clamamort fut transporté dans un évanouissement de bonheur. Les longues théories des Séraphins envahirent son trône de lumière d'où rayonnait la sublime beauté. Il ferma les yeux, offole de splendeur, de magnificence et de beauté.

Des légions angéliques montaient des accords harmonieux, lancés dans l'éternité comme des vagues déferlantes.

Au bout d'un instant, Clamamort se rapprocha de saint Pierre.

—"Pas mal, le chant, fit-il d'un air connaisseur, dommage que ça ne soit pas harmonisé."

Saint Pierre hocha son menton vénérable d'un air surpris.

—"Moi, dit-il, je ne m'y connais pas en musique; la seule que j'aie jamais entendue fut la voix de mon Maître quand il nous parlait sur le lac, surtout quand la nuit transparente faisait surgir des étoiles sur les eaux calmes."

—"Écoutez, reprit Clamamort, je ne voudrais pas offenser qui que ce soit, car je ne suis pas grand chose, mais si l'on voulait, Dieu! quels beaux choeurs en partie je vous organiserais!"

—"Essayons donc", dit le bon saint Pierre avec simplicité. "Rien de trop beau ne peut être tenté pour les élus".

On se mit à l'oeuvre sur-le-champ; saint Pierre, sur la recommandation de Clamamort, désigna cinquante millions d'anges pour les voix de soprani, il en assigna soixante millions pour les voix de barytons.

—"C'est assez", dit Clamamort.

Saint Pierre, cependant, secouait le chef d'un air inquiet.

—"Je ne m'y connais guère, répéta-t-il, mais il me semble que les choeurs, ça comprend aussi les basses."

—"J'y ai pensé," répondit non-chalamment Clamamort.

—"Alors combien faut-il mettre d'archanges?"

—"Aucun."

—"Qui donc formera la basse?"

—"Moi".

MARCELLUS

LE MOUCHOIR

MONOLOGUE POUR JEUNE FEMME

A quoi sert le mouchoir? Vous ouvrez de grands yeux écarquillés! Quelle question saugrenue! Le mouchoir... mais le mouchoir sert à se moucher! me répondez-vous.

Vous croyez avoir énoncé là une vérité de M. de La Palisse! Eh bien! vous n'y êtes point du tout!

Talleyrand, cet astucieux politique, a dit:

"La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée!"

Eh bien! moi je vous dis:

"Le mouchoir a été donné à la femme pour gouverner l'homme!"

Armées d'un chiffon de batiste et de valenciennes, nous pouvons faire baisser pavillon à l'homme le plus arrogant! Il deviendra humble et soumis.

J'ai acquis mon savoir par l'expérience.

J'avais à peine dix-huit ans lorsqu'on me maria au comte Gaston de Charolles, un homme de trente ans, se croyant à même de mener par le bout du nez une enfant comme moi!

Tout beau, monsieur le comte, mais au bout d'un mois de mariage, il dut pas mal en rabattre sur ses idées préconçues.

En pleine lune de miel, nous eûmes notre première discussion, Gaston me fit comprendre qu'il avait pris le monde en horreur, s'étant marié pour vivre tranquillement chez lui, au coin de son feu.

"A votre aise, mon cher Gaston, voici tantôt dix ans que vous allez dans le monde. Tandis que moi, en fait de récréations, je ne connais que la comédie de la Sainte-Catherine... les sauteries de jeunes filles... les bals blancs... ennuyeux comme la mort! Je me suis mariée pour aller au bal... au spectacle!"

—Le coin du feu!... c'est bon quand j'aurai des cheveux blancs! En attendant, mon ami, sachez que j'ai l'intention de m'amuser, de jouir de ma jeunesse; j'irai dans le monde... beaucoup... tous les soirs... vous m'accompagnerez, ou non, comme vous voudrez."

Gaston me regarda, atterré de mon audace:

"Ma chère enfant, j'entends arranger notre existence à ma guise. Il serait vraiment plaisant que je vous laisser aller seule en soirée!"

—Alors, monsieur, vous me proposez à dix-huit ans de renoncer au monde, de me cloîtrer?

Je demandai à Mme la comtesse de Charolles de bien vouloir accepter sans récriminations la vie que compte mener son mari."

L'entretien menaçait d'être orageux. La lune de miel avait la face voilée de sombres nuages!

Presque sans y songer, je pris mon mouchoir en main. Gaston fit un mouvement d'impatience:

"Voyons, Yvonne, pas d'enfantillage. Vous n'allez pas pleurer au moins, j'ai horreur des larmes."

Ces paroles furent pour moi une véritable révélation! Je m'enfouis le visage dans les plis de mon mouchoir:

"Vos cruelles et brutales paroles me font pleurer! Je suis bien malheureuse! Pourquoi me suis-je donc mariée?"

Et patati patata, avec un torrent de larmes. Gaston se radoucit, car au fond il m'adore.

"Voyons, mignonne, finissez, je n'ai pas voulu vous gronder, n'en parlons plus."

—Je... (paroles haletantes, entrecoupées de sanglots) ... je veux retourner auprès de maman.... Vous êtes un tyran, un barbare, un monstre, je vous déteste..."

—Yvonne, mon ange, je t'en prie, calme-toi, laisse-moi t'embrasser et que tout cela finisse."

—Non, non, je ne veux pas que vous m'embrassiez. Je veux pleurer."

—Ma chérie, ne pleure plus, je te mènerai où tu voudras."

—Vous me voudriez au bal, au théâtre bien vrai?"

—Oui, je te le jure, à trois bals soirées, si tu l'exiges."

Alors seulement je lui octroyai le droit de m'embrasser.

Et voilà comment, grâce à mon mouchoir, Gaston endosse son habit chaque soir et m'accompagne au bal où je m'amuse follement. Quant à lui, il se met entre les portes, bâille, lance des regards foudroyants à ceux de mes danseurs qu'il trouve trop pressés auprès de moi.

Dès que Gaston fait mine de se montrer récalcitrant à mes volontés, voire même à mes caprices, je sors vite mon mouchoir. Maintenant le geste seul lui suffit pour qu'il devienne doux comme un agneau.

Vous voyez bien que j'avais raison, le mouchoir n'a pas été créé dans le but vulgaire de se moucher! Un homme se sent perdu, anéanti en présence d'une Niobé en pleurs. C'est un phénomène qu'il ne comprend pas.

Croyez-m'en, mesdemoiselles, demandez, pour la corbeille de mariage, des mouchoirs et encore des mouchoirs. C'est l'article le plus indispensable pour la félicité et le bonheur du ménage où la femme doit régner en souveraine, grâce au mouchoir!

Lily BUTLER

C'EST BON A SAVOIR

Du Devoir du 26 mars:

La chute du Niagara

M. le Rédacteur,

De ce temps-ci, on parle dans les journaux de visites "aux chutes Niagara"; cette dernière expression est défectueuse.

Sans doute, en anglais, on dit toujours "falls" pour désigner une chute, même si le cours d'eau tombe en une seule masse; Montmorency falls tout comme Niagara falls. Au mot fall, le Standard Dictionnaire dit: "A cataract or cascade; usually in the plural, as: the falls of Minnehaha".

Mais, en français, il en est autrement; c'est le singulier que l'on emploie. On sait que le Niagara, avant de se précipiter dans l'abîme, se divise; mais il ne tombe qu'une fois, il ne fait qu'une chute. Que l'on consulte les géographies et les dictionnaires français, on verra qu'ils disent tous au singulier: La chute, la cataracte, le saut du Niagara. Les historiens et les géographes canadiens, tant ceux d'aujourd'hui que ceux d'autrefois, ne s'expriment pas d'autre manière.

On dit les cataractes du Nil; c'est qu'il y en a plusieurs consécutives. C'est dans le même sens que l'on dit les chutes du Congo. Mais on écrit la chute Victoria, la cataracte du Zambèze, quoiqu'il y ait division ici tout comme à la chute du Niagara.

Tenons à la pureté, à la précision française.

F. de BELHERBE

La vie bien réglée multiplie le temps.

* *

Le pouvoir de tout faire n'en donne pas le droit.

BONNE RENOMMEE. . .

Du Devoir du 18 mai:

Si vous écrivez mal . . .

Un professeur d'une université américaine prétend qu'une piètre écriture est souvent l'indice d'une grande activité d'esprit — à quoi ceux qui ont une belle écriture peuvent riposter qu'il faut être paresseux pour mal écrire. Selon ce que dit ce professeur, "les gens intelligents pensent vingt fois plus vite qu'ils sont capables d'écrire, et les mouvements des muscles qui leur servent à écrire sont si en retard sur la vitesse de conception de leur cerveau que l'écriture d'un homme cultivé est toujours plus ou moins lisible. Celui qui pense peu, ou pense lentement, a par ailleurs tout le temps voulu pour former ses lettres et les soigner". Généralisation facile, très souvent fautive. Il y a eu, il y a des hommes remarquablement intelligents et cultivés dont le manuscrit est d'une très belle lisibilité, s'il y en a par contre dont l'écriture ne mérite même pas le nom de "pattes de mouche". Napoléon Bonaparte avait un manuscrit indéchiffrable, au point qu'on raconte que, pendant une de ses campagnes, il écrivit un jour une lettre à l'impératrice Joséphine, lettre qui était au vrai d'un caractère tout à fait intime, mais qu'elle ne put lire; elle la remit à des conseillers de son mari, apparemment très familiers avec son écriture; ils prétendirent découvrir dans la lettre du maître tout un plan de campagne, avec une carte du terrain des dernières opérations militaires, ce dont Bonaparte s'amusa fort, quand il connut l'aventure. On raconte par ailleurs d'un grand avocat américain, Rufus Choate, qu'il avait une écriture si pitoyable qu'écrivant un jour à un de ses architectes en train de lui faire construire une maison où il voulait installer une garniture de cheminée d'un type particulier, l'architecte crut que la lettre était un plan qu'il lui fallait suivre et exécuta les travaux selon l'"esquisse" de Choate, qui lui avait promis de lui en tracer une, — mais lui écrivait pour lui dire qu'il n'avait pu le faire. Si l'architecte avait eu sous la main un des typos du Devoir, il aurait tout probablement pu se faire déchiffrer le manuscrit de l'avocat, car nos typos en voient de toutes les couleurs.

G. P.

N. de la R.—G. P. sait aussi bien que ceux qui nous envoient des manuscrits quelle peine nous prenons parfois pour les débarbouiller (les manuscrits!). Pour se racheter — pour les fois qu'il se sert de son crayon — G. P. fait rejaillir au loin un peu de gloire sur les typos du Devoir... en attendant qu'un rédacteur les éreinte avec le cliché ordinaire: C'est la faute du typo... Tout de même... bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.

Les contes du "Compositeur"

UNE FOIS...

Une fois... c'étaient un homme et une femme qui cherchaient un loyer. Ces pauvres gens étaient comme bien d'autres locataires connus et inconnus: ils n'étaient pas propriétaires.

Tout à coup, ils aperçoivent une affiche à un deuxième: House to let.

Baptiste.— Je suis fatigué. Monte donc voir ça.

Virginie.— Ben, vieux, j'sus pas pour monter là. Y prennent la peine d'annoncer que c'est lette...

Jean KIRI

Alexandre Dumas père, à un insolent qui le traitait de nègre, répondit:

Oui, Monsieur, mon père était mulâtre, mon grand-père était nègre, mon arrière-grand-père était singe. Ma génération commence là où la vôtre finit.

Fautes typographiques

Cher Monsieur Lenoir,

Dans son magnifique volume, Sur les Remparts, (\$1.00 au Service de Librairie du Devoir), M. l'abbé Edouard-V. Lavergne, rédacteur à l'Action catholique, a écrit des choses magnifiques que personne ne devrait manquer de lire. Mais il en est quelques-unes qui sont d'un intérêt tout particulier pour nous et qui ont leur place toute trouvée dans le Compositeur. Je me permets donc de vous envoyer ces quelques pages, qui vont sûrement intéresser vos lecteurs.

S. PASSE

Au gâchis du style, au sabotage des faits, de la grammaire et de la logique, s'ajoutent les fautes typographiques. Il en est de drôles, il en est de tragiques. Vous aurez beau récriminer, la meilleure correction d'épreuve ne pourra jamais remédier à tout le mal. Car chaque ligne est un tout compact. Si vous voulez changer une lettre dans un mot, l'opérateur devra recommencer toute la ligne, au risque d'y mettre des fautes plus graves que celle dont vous souhaitez la correction.

UN TOUR

Voici un tour qui m'est arrivé. J'avais écrit le compte rendu d'une séance dans un juvénat et j'avais dit: "Ces exercices sont excellents. Ils habituent ces jeunes gens à exprimer les sentiments de leurs tendres âmes." Sur l'épreuve, je trouve, au lieu d'"âmes", "amis"; j'efface l'"i", je le remplace par un "e". Qu'arriva-t-il?

J'ouvre le journal: "Ces exercices sont excellents; ils habituent ces jeunes gens à exprimer les sentiments de leurs tendres amis."

Pour des juvénistes, c'était un peu raide.

COQUILLES ET MASTICS

Deux sortes de fautes typographiques se disputent la palme des coquilles: les unes relèvent de l'opérateur, comme celle que l'on vient de lire, ce sont les "coquilles"; les autres sont l'oeuvre distraite du metteur en page: on les appelle les "mastics".

Celles-ci consistent à mêler la

matière en sorte que ce qui est attribuable à un fait passe à l'autre. C'est ici surtout que se produisent de véritables tragédies.

DROLE

Qu'un journal écrive "du sucre d'étable" pour "du sucre d'érable"; qu'il montre une jeune mariée tenant en sa main "une poignée de gifles" pour une "poignée de giroflées"; qu'il invoque le "ferblanc britannique" au lieu du "fair play", tout le monde en rira et autant en emportera le vent.

AGAÇANT

Mais qu'un journal annonce le prochain mariage d'un jeune homme et d'une jeune fille pour telle date, dans telle chapelle, et que le profe laisse traîner à la suite cette ligne venue d'ailleurs: "Les deux imbéciles iront en prison"; ou encore: "Le soir à 7 heures et demie, il y aura procession", voilà qui commence à être agaçant.

TRAGIQUE

Mais il y a plus grave. Par un jour de novembre très froid, après une pluie fine qui avait recouvert les trottoirs de verglas, une dame descend la côte Lamontagne, glisse et se casse une jambe. Ramassée par l'ambulance, elle est transportée à l'Hôtel-Dieu.

Dans la nuit précédente, le vent avait arraché du quai une goélette et l'avait jetée sur les rivages de l'île d'Orléans.

Le soir, on lisait dans un journal ce qui suit:

Madame X..., épouse de l'avocat bien connu, a glissé, ce matin, en descendant la côte Lamontagne.

Poussée par le vent, ballottée par la vague, elle est allée s'échouer sur les rivages de l'île d'Orléans, où elle a perdu sa cargaison.

Dans une autre colonne se trouvait le récit de la goélette:

Cette nuit la violence du vent a arraché de son quai la goélette du capitaine Z... Ramassée par l'ambulance, elle a été transportée à l'Hôtel-Dieu, où elle est sous les soins du Dr X...

Mélange très amusant pour les lecteurs, désagréable pour cette pauvre dame.

LIBELLE

Mais il peut y avoir de ces "mastics" qui constituent un véritable libelle, objet d'un procès, si le mis en cause a l'humeur un peu belliqueuse. Imaginez la tête d'un député qui vient d'être assermenté pour les Travaux publics, quand il lit, le soir:

M. le député de X... a été assermenté hier. Il devient ministre des travaux. (1) Remarquable par ses lourdes bajoues, ce gros cochon n'est pas aussi malpropre qu'il en a l'air.

Malheur! les éloges destinés au nouveau ministre, par quelle malencontreuse manœuvre, on ne le saura jamais, sont logés dans la page agricole sous le titre: *Race porcine*.

"Coquilles" ou "mastics", ce sont les ennemis inévitables dont souffrent tous les journaux, et qui jouent à tous des tours pendables. Si on voulait les cataloguer tous, on n'en finirait plus.

DEUX EXEMPLES

Voici, pour terminer, un mastic macabre et une coquille très amusante. Le premier vient du *Soleil*, de Québec:

Sherbrooke, 18. (Du corr. du "Soleil"). — M. A.-B. de M... s'est fait couper les deux dempôtistes pour suivre une retraite actuellement entre la vie et la mort, à l'hôpital Saint-Vincent de Paul. (2)

L'autre est une "coquille" dont le premier ministre, qui est un homme d'esprit et ne déteste pas les facettes, a dû rire si elle lui a été signalée. Elle vient de la "chronique parlementaire de l'Événement" (3):

Le député de Québec-Est traverse à droite et fut entouré de cinq ou six députés qui lui demandèrent des nouvelles des élections municipales. Une conversation s'engagea. "Order, order", cria en riant l'hon. M. Taschereau, qui alla bientôt rejoindre le groupe pour SAUCER en arrière des banquettes ministérielles.

Un "s" a volé la place d'un "c" et déterminé tout le mal.

Seuls ceux qui ne savent pas la hâte fiévreuse avec laquelle se ferment les dernières pages d'un journal, quelques minutes avant d'aller sous presse, s'étonnent et se formalisent de pareils accidents. Le plus étonnant, c'est que cela n'arrive pas plus souvent.

Si jamais pareille mésaventure nous arrive au point de voir annon-

cer que nous sommes en prison, le meilleur sera d'en rire.

- (1) Ici commence l'objet du litige.
(2) Le "Soleil", 19 février 1924.
(3) L'Événement, 19 février 1924.

N. B.—Je remarque que le mastic du *Soleil* et la coquille de l'Événement sont tous deux de la même date; cela peut paraître étrange, mais ce sont bien là les dates données par l'abbé Lavergne. Est-ce une erreur de transcription? je ne sais. Je suis plutôt porté à croire que c'est une de ces coïncidences qui se rencontrent parfois dans ces cas très rares.

S. PASSE

Buandier... bilingue (!)

Un fils du Céleste Empire, qui surveillait depuis quelque temps l'augmentation de la population au boulevard Crémazie, s'est décidé à venir établir sa buanderie dans ce quartier. Pensant sans doute que ses futurs clients étaient tous des lecteurs du *Torchon* de la rue Saint-Jacques, il a fait imprimer une liste bilingue (!) des articles à repasser.

Croyant bien faire, notre Chinois est allé faire traduire et imprimer sa liste chez un Juif qui a volé la langue française comme ses congénères volent tous les gogos canadiens-français qui se présentent chez eux.

La liste serait trop longue à citer. Voici les mots les plus estropiés:

Chemises devant dure (empesées)
— Chemoses desous — Pantalons desous — Pyjaimais — Foix Colle (faux col) — Casquette de Nurse — Gache Gorse (ça pue le Juif!) — Blouse fancy — Jubons (jupons) — Supes (jupes) — Jaquette nuit (!) — Drops (draps) — Serviette à Roulo (oh! Hervé) — Couvert dorrailler (???) — Napkins d'table — Couvertpieds.

Lavages de famille unis 65c à 75c la doz. (Pour les familles désunies, il est trop gêné pour dire le prix!)

On appelle on fais la livraisons dans tous les partes laville. Notre ouvrages si la meilleurs.

Si les camarades de Job City pensent que nous ne buvons que de l'eau de puits au boulevard Crémazie, ils se trompent grandement. Le galimatias plus haut prouve assez qu'on nous sert toutes sortes de choses.

CHOP SUEY

Feuilleton du
'Compositeur'

DETTE DE CŒUR

Par Jean de
MONTHEAS

No 4 (Suite et fin)

C'était maintenant qu'elle l'aimait!... Oui, elle l'aimait à en mourir de misère, si elle devait le perdre!... Mais, au contraire, elle allait le retrouver, — le retrouver pour toujours!

Elle ne dormit pas, cette nuit-là, et l'aube la vit en train de dévaliser les parterres. Un peu plus tard, Berthe la rejoignit, se mettant en devoir, elle aussi, d'orner la maison en l'honneur du voyageur dont elle avait gardé un souvenir confus et que ses radieux vingt ans se représentaient comme un personnage vénérable, blanchi sous la fatigue du travail. Avec la trentaine sonnée, sa marraine Antoinette ne lui paraissait-elle pas presque une vieille femme?

Un bref coup de sonnette retentit.

Cachée au milieu d'un bosquet de roses, où elle choisissait les plus belles fleurs, Antoinette tressaillit.

— Déjà pensa-t-elle en portant d'instinct la main à son cœur bondissant.

Avec précaution, elle allongea la tête entre les branches. Berthe, qui se trouvait près de la grille, ouvrait, visiblement surprise d'apercevoir là un homme grand et mince, très jeune d'allure et de visage sous son masque bronzé. Lui s'avancait les bras ouverts.

— Ah! Antoinette!...
Berthe recula saisie:

— Quoi bégaya-t-elle, c'est vous, M. d'Aurignac?

Puis, sa gaieté naturelle reprenant le dessus, elle éclata de rire:

— Vous vous méprenez monsieur!... Je ne suis pas Antoinette, je suis Berthe, la petite Berthe, — que vous ne pensiez pas retrouver si grande fille, sans doute?

"Ni si belle", eût pu répondre le voyageur confondu, mais pénétré d'admiration pour cette triomphante incarnation de la jeunesse heureuse.

Dans son asile de rosiers, Antoinette restait immobile, frappée au cœur, comme foudroyée.

Puisque Philippe avait pu se tromper au point de ne pas songer à faire la part des années écoulées, au point de prendre la beauté éclatante et à peine éclose de Berthe pour sa beauté à elle, — beauté de tout temps plus modeste et à présent un peu voilée, — c'est que l'absence avait accompli son oeuvre destructive, c'est que le jeune homme n'avait pas, comme il le croyait, gardé au fond de l'âme l'image fidèle de la femme aimée! Une autre femme, la première rencontrée, avait eu le don de soulever en lui la magnifique émotion qui ne renaîtrait plus! Il était prêt pour une autre amour!...

Cependant, Berthe criait gaie-

ment:
— Oh es-tu donc, marraine?... Viens vite!... M. d'Aurignac m'a

prise pour toi; tu vas bien rire!

Antoinette s'avancait, rigide. Glacé à son tour par le sentiment de sa fâcheuse méprise, le voyageur s'inclinait cérémonieusement. Et, au lieu du grand élan prévu, ils échangèrent la poignée de main froide de deux étrangers.

V

Calinement, Berthe se coula près du fauteuil où Antoinette reposait l'éternelle fatigue qu'elle qualifiait de physique par un généreux mensonge, et qui avait le caractère accablant des grandes tristesses morales.

— Petite marraine, j'ai quelque chose à te dire... Tu ne sais pas?... M. d'Aurignac me plaît beaucoup... et je crois que je ne lui déplais pas non plus...

Comme dix ans auparavant, quand M. Charrey lui demandait le sacrifice de son amour, Antoinette ferma les yeux pour contempler sa souffrance.

Depuis le retour de Philippe, d'autant d'un mois déjà, elle pressentait une communication de ce genre. Assidûment, l'ingénieur venait les voir, aimable à un égal degré pour les deux maîtresses du logis, et, sans nul doute, disposé, en galant homme qu'il était, à tenir la promesse ancienne. Pourtant, ni lui ni sa fiancée n'avaient reparlé de leur mariage. Il semblait qu'après avoir attendu, ils eussent tout le temps d'attendre encore. Mais, avec la clairvoyance de sa sensibilité blessée, Antoinette ne se trompait pas sur le charme qui attirait Philippe; c'était le charme immortel de l'avenir et de l'inconnu. Elle ne représentait plus, elle, que le passé, — pauvre âme confiante qui n'avait pas réservé son mystère!

Inquiète du silence de sa marraine, Berthe insistait:

— Tu n'aurais pas d'objection à faire notre mariage, dis, petite marraine?

— Aucune, ma chérie, articula Antoinette sourdement.

— Bon! s'écria la jeune fille joyeuse; alors, tu arrangeras tout avec lui, n'est-ce pas?

— J'arrangerai tout... promit la marraine en un souffle.

— Ah! tu es bonne!... et je t'aime bien!

Berthe se suspendait à son cou. Antoinette rendit le baiser; même, elle eut l'héroïsme de sourire; mais, en même temps, elle contenait à deux mains sa poitrine où quelque chose se déchirait affreusement.

C'était avec les lambeaux de son cœur qu'elle avait payé sa dette!

JEAN DE MONTHEAS

FIN

L'EPITAPHE DE SCARRON

Scarron, poète et écrivain français, premier mari de Madame de Maintenon, souffrit durant les dernières années de sa vie de cruels rhumatismes. Il écrivit son épitaphe ainsi conçue:

Celui qui cy maintenant dort
Fit plus de pitié que d'envie,
Et souffrit mille fois la mort
Avant que de perdre la vie
Passant, ne fais ici de bruit
Garde bien que tu ne l'éveilles:
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille.

